2ME ANNÉE—No 22. LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 20 FÉVRIER 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2me ANNÉE—No 22 Samedi, 20 Février 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT : Un an - - - - - $2.00 Six mois - - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER : Un an - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs 50 Strictement payable d'avance.

L'Enigme des Yeux



A Elle.

Tes yeux ont le reflet mobile des étangs
Et comme eux sont profonds et troublants de mystère ;
Dans leur sérénité qu'aucun songe n'altère
Flotte le charme de secrets inquiétants.

Lorsque j'y voulus lire un peu ton caractère
Et sonder les replis de tes attraits latents,
Tes grands yeux verts, voilés de longs cils palpitants,
M'opposèrent l'arrêt de leur énigme austère.

Mais sur leur orbe clair, brillant comme un miroir,
Où je plongeais mes yeux étonnés, je pus voir,
Nette, se refléter, et l'emplir, mon image.

Oh ! que m'importent les reflets mystérieux
Pourvu que ton sincère amour me dédommage
Et que ton cœur soit plein de moi comme les yeux !

Jules Chopin.

Les Grands Parlementaires sous George III

CHATHAM, BURKE, FOX, PITT, SHERIDAN.

On a pu dire de Chatham ce que l'on disait de Sir Robert Walpole, "qu'il aimait tellement le pouvoir "qu'il lui était impossible d'en faire le partage." On le sait, Walpole avait pris pour devise ; "*Quieta non movere,*" et avec cette devise il était resté au pouvoir vingt ans.

Pitt avait été admiré dès son entrée au parlement. Mais la première occasion où il montra son génie véritable, un mélange d'amertume railleuse et de gravité véhémente, ce fut dans une réplique soudaine à Walpole. Celui-ci, avait proposé un bill pour forcer au service, dans la marine militaire, non seulement tous les matelots des navires marchands, mais même les bateliers de la Tamise. Pitt, que cette mesure révoltait, avait invoqué contre cet abus de pouvoir les sentiments de droit naturel, d'équité, de justice.

Walpole, avec ce froid sarcasme, facile au pouvoir et au succès, traita dédaigneusement le jeune orateur. Il dit que "des "déclamations véhémentes et de belles "périodes pouvaient agir sur les hommes "jeunes et sans expérience ; que, probablement, l'honorable gentleman avait "contracté cette habitude d'éloquence en "communiquant avec les jeunes gens de "son âge plutôt qu'avec les hommes *instruits et graves ;* mais qu'il ne suffisait "pas d'apporter au parlement des gestes "et des émotions de théâtre."

A peine Walpole avait-il achevé son ironie ministérielle que Pitt se lève. Sa réponse est un chef-d'œuvre de mordante raillerie. "Quant au reproche d'être "jeune, dit-il, qui m'a été fait avec tant "de chaleur et de bon goût, je n'essaierai "pas de l'affaiblir ou de le nier. Je me "borne à souhaiter d'être au nombre de "ceux dont les folies cessent avec la jeunesse, et non de ceux qui sont ignorants en dépit de l'expérience ; je ne me "charge pas de décider si la jeunesse "peut être reprochée à quelqu'un comme "un tort ; mais la vieillesse, j'en suis sûr, "peut devenir justement méprisable si "elle n'a apporté avec elle aucune amélioration dans les mœurs et si le vice "paraît encore où les passions ont disparu. Le malheureux qui, après avoir vu "les suites de ses fautes nombreuses, continue de s'aveugler et joint seulement "l'obstination à la sottise, est certainement l'objet de la haine ou du mépris "et ne mérite pas que ses cheveux blancs "le mettent à couvert de l'insulte. Plus "haïssable est encore celui qui, à mesure "qu'il s'est avancé dans la vie, s'est éloigné de la vertu, qui devient plus méchant avec moins de tentations, qui se "prostitue lui-même pour des trésors "dont il ne peut jouir, et use les restes "de la vie à la ruine de son pays !"

Wapole, ai-je besoin de le dire? cessa d'attaquer Pitt ; mais celui-ci continua à s'élever contre la vieille puissance du ministre qui, du reste, succomba bientôt sous les coups portés par ses adversaires.

Le duc de Newcastle avait succédé à Walpole ; Pitt à son tour succéda à Newcastle. C'était la victoire de l'homme nouveau sur le grand seigneur, du talent sur les titres.

Voici le portrait que Lord Shelburne, un contemporain de Chatham, a tracé de lui : "Grand de sa personne et aussi bien

" tourné que peut l'être un martyr de la " goutte, avec un œil d'épervier, une petite tête, une figure fine, un long nez " aquilin, de très bonne compagnie, il " avait conservé toutes les manières de " la vieille cour avec une certaine dose de " pédanterie, en particulier quand il affec-" tait un ton léger." Sa figure était expressive. En société, il était aimable et gai. En affaires, il était impérieux, impatient de contradictions, fier et d'un amour-propre excessif.

Esprit ardent, doué de l'imagination la plus éblouissante, il s'appliqua de bonne heure à l'étude du style, à l'art d'exprimer sa pensée, de la formuler d'une manière saisissante, sans paraître se soucier beaucoup de toute autre science.

" L'éloquence de Pitt " et je cite ici le témoignage de Lord Brougham, " porte " au plus haut degré le cachet de l'impro-" visation. C'est bien celle qui convenait " aux débats de la Chambre des Com-" munes, car, à cette époque, la publicité " des discours parlementaires n'était pas " tolérée. L'orateur ne parlait qu'aux " deux ou trois cents députés qui le voy-" aient ou l'écoutaient. Tout dépendait " de l'impression momentanée qu'il créait " sur eux. Aujourd'hui il faut compter " avec la presse, cette quatrième roue du " char de l'Etat, et les orateurs parlemen-"taires s'adressent, du parquet de la " Chambre, plutôt au pays qu'à leurs " auditeurs, et le style a plus d'impor-" tance que l'action."

William Pitt eut peu de succès dans ses discours étudiés. Il lui fallait l'inspiration du moment, provoquée par un mot, un geste, une circonstance tout à-fait imprévue. On a comparé son éloquence à un orage que faisait éclater une élévation soudaine de température dans l'atmosphère passionnée où s'agitent les partis. Alors il se levait, son attitude était pleine de noblesse, sans aucune affectation, il promenait sur l'assemblée silencieuse son regard étincelant ; il commençait d'un ton peu élevé, puis sa voix se développait et bientôt vibrait. Son empire sur la Chambre était prodigieux. L'enthousiasme de l'art oratoire, il le possédait au point d'être dominé lui-même par l'inspiration et de ne pouvoir s'arrêter quand la prudence le conseillait. " Une fois que je suis levé," disait il, " tout ce que j'ai dans la tête m'échappe."

Le deuxième grand orateur, par ordre de date, est Edmond Burke. Il était Irlandais et il est facile de voir, en lisant ses discours, comme son origine se trahit bien par quelques-uns des traits du caractère national. La puissance et la vivacité de l'imagination, la haine de la tyrannie jointe au respect de la tradition, une indépendance personnelle qui résistait à l'opinion publique, une raison plus haute que sûre, un esprit fécond, vigoureux, mais rarement calme et tempéré, une tendance constante à l'exagération, tels sont les traits caractéristiques de Burke. C'était un protestant, mais il avait reçu son éducation chez les jésuites de Saint-Omer. Disons à sa gloire, qu'il fut, dans le cours de sa longue carrière publique, le défenseur indéfectible des catholiques irlandais. Du reste, ces exemples ne sont pas rares dans l'histoire du parlement anglais.

Burke aimait la poésie, mais surtout l'histoire et la philosophie morale et politique

De tous temps, en Angleterre, le talent littéraire a été un des meilleurs moyens sinon de s'enrichir, du moins de se faire une position dans le monde. Là comme ailleurs, " les sommets ne sont jamais encombrés et la supériorité finit toujours par percer."

La conversation de Burke était admirée de tous ses contemporains. Elle frappait à première vue et c'est ce qui faisait dire au célèbre Docteur Johnson : " Un homme de bon sens ne pourrait rencontrer Burke par hasard, en s'arrêtant sous une porte pour éviter une averse, sans partir convaincu que c'est le premier homme de l'Angleterre."

"Burke," disait encore Johnson, " a la grandeur naturelle, il lui faut la grandeur civile ! "

Après la retraite de Greenville, en 1765, Rockingham forma son ministère, et il choisit Burke comme son secrétaire particulier. Peu après, celui-ci entrait au parlement comme député de Wendover. Le vieux Pitt lui adressa à l'occasion de son début, un de ces éloges que les hommes de cette époque appelaient volontiers, des " passeports pour la renommée."

Le ministère de Rockingham ne fut pas de longue durée. Son chef était un whig inébranlable, mais c'était un modeste. Il ne savait ni corrompre ni dominer, à une époque de domination et de corruption. Sa pureté passait pour de l'entêtement, sa modération pour de la faiblesse.

Burke devint bientôt le leader du parti whig dans le parlement. Il s'en trouvait le premier talent et son opposition fut vive et brillante. A cette époque, il régnait dans les esprits beaucoup de défiance, d'irritation, d'anxiété, de découragement. La division des partis et surtout de leurs chefs semblait rendre impossible à l'opposition—le succès, au pouvoir—le gouvernement. Georges III, je l'ai dit tantôt, voulait gouverner par les coteries, il voulait un cabinet de courtisans. Le parti des "amis du roi," composé d'intrigants audacieux, ne cherchait rien moins que l'exclusion systématique de tous les hommes grands par la situation, le talent et la renommée. L'on voulait un ministère rompu aux affaires, il est vrai, mais qu'il eût été impossible de classer dans aucun parti, qui devait s'appuyer sur la cour et convenir au goût du roi.

C'est alors que Burke publia un pamphlet qui devint le "credo des whigs " et qui est l'un des chefs-d'œuvre de la littérature politique, où il explique et justifie l'existence des partis dans un Etat libre et où il montre que, sans les liens qui les unissent, les citoyens désarmés laissent périr entre leurs mains la liberté publique.

Point d'opposition ! dit-il, mais alors point d'obstacle à l'arbitraire ! Un pouvoir sans parti est faible s'il n'est tyrannique !

A cette époque parurent également les lettres de "Junius," qui produisirent une si vive sensation, encore accrue par le mystère de leur origine. Burke en est-il l'auteur ? C'est un secret que l'histoire politique du siècle dernier n'a pas encore su révéler. Comme le dit la légende en tête du volume où ces lettres sont publiées "stat nominis umbra." C'est au cours de ces débats mémorables qu'il rencontra sur son chemin un jeune homme qui venait, à dix-neuf ans, d'entrer au parlement, Chs. James Fox, et qui cherchait encore la voie où il devait glorieusement marcher.

C'est en discutant les affaires d'Amérique que l'éloquence de Burke prit son véritable essor. La crise américaine s'était aggravée. Le jeune Virginien, Patrick Henry, s'était écrié : "Give me liberty or give me death ! " et ce cri était devenu le cri de ralliement des patriotes américains.

Burke qui voyait venir l'orage, crut qu'un plan de pacification, largement conçu, pouvait encore réussir. Son discours est une œuvre de méditation et d'art. Le traduire est impossible, l'analyser c'est l'éteindre ! Fox disait, vingt ans après, en plein parlement : " Que les jeunes " membres lisent ce discours le jour, qu'ils " le méditent la nuit ; qu'ils le repassent " et le repassent encore, qu'ils l'étudient, " le gravent dans leur esprit, l'impriment " dans leur cœur. C'est là qu'ils appren-" dront que la représentation est le sou-" verain remède à tous les maux."

Qui ne connaît cette mémorable phillippique où, pendant trois heures et demie, il dénonça au monde l'emploi des tribus sauvages comme auxiliaires dans la guerre de l'indépendance ? Aucun sujet ne prêtait plus à la déclamation passionnée. L'effet de ce discours fut tel que l'on demanda à le faire imprimer et afficher à la porte de toutes les églises du royaume.

Burke était excessivement laborieux, et sa sagacité puissante, aidée d'une prodigieuse mémoire, embrassait toutes les difficultés d'une question, tous les détails d'une affaire. Dans l'étude des faits, il ne se contentait pas à demi, il n'omettait rien, il épuisait tout. La force de sa conviction, la hauteur de son talent, l'abondance de ses idées, sa confiance dans la vérité et en lui-même, son émotion communicative, le rendaient propre à braver tous les obstacles et à marcher résolument au but.

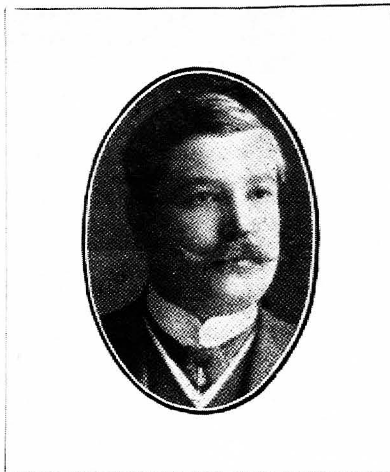
En politique, Burke et Fox ne faisaient qu'un. Jusqu'à la rupture mémorable dont je parlerai tantôt, jamais le moindre

dissentiment n'était venu affecter leurs rapports. Cependant Burke n'avait pas, comme Fox, ce caractère ouvert et simple, cette humeur facile et liante, cette flexibilité de talent, cet art de discussion qui séduisaient jusqu'à ses adversaires et le rendaient populaire même lorsque ses opinions avaient cessé de l'être. Plus âgé que Fox de vingt-un ans, Burke avait plus de raideur dans l'esprit, un ton plus absolu et plus intolérant. L'action oratoire, chez Burke, répondait mal à son éloquence. Il avait la vue très basse, un maintien gauche, un débit lourd, un mauvais accent Mais lorsque, s'animant peu à peu, il avait commandé le silence et l'attention, alors il donnait libre cours à son imagination dans un style brillant et fleuri, avec une abondance presque poétique de métaphores et d'images.

Fox fut le véritable orateur politique de son temps. Quoique profondément lettré, ce n'était pas un artiste en paroles. Son esprit n'était point spéculatif. "C'était, dit un critique ingénieux, un esprit exclusivement historique, un raisonneur en fait, "matter of fact reasoner." Si Burke avait trop d'imagination, Fox en avait trop peu. Le pratique manquait à l'un, le scientifique à l'autre." Il ne commandait pas comme Chatham, il ne séduisait pas comme Pitt par la grâce de la diction et en relevant par la dignité des paroles, la subtilité des arguments Il cherchait à fixer les esprits sur la question même ; il la possédait en maître, et ayant l'enthousiasme de la conviction, il la communiquait peu à peu par la puissance et la chaleur de la discussion.

Définir le talent de Fox, dit Lord Erskyne, c'est définir l'éloquence même, en tant qu'appliquée aux affaires du gouvernement britannique. Quoiqu'il fit grand cas de l'action extérieure, il s'en occupait peu pour lui-même. Il commençait avec lenteur, son débit était d'abord pesant, il semblait comme submergé dans ses pensées; mais il s'animait peu à peu se saisissant de son sujet, non par méthode, mais d'une manière imprévue. Sa fertilité d'arguments était ingénieuse et sans cesser un moment de discuter, il arrivait à la plus entraînante véhémence. Nul n'était plus habile à mettre en lumière le faible de l'adversaire ; son invective accablante était toujours motivée par la réfutation. Pitt possédait un art plus savant, une voix admirable, une manière de dire noble et facile, un grand talent d'exposition, plus de subtilité que de nerf dans l'argumentation, une mesure et un tact si justes et si prompts, que Windham disait qu'il aurait improvisé un discours du trône. Malheureusement il était monotone, il ne réfutait que par le sarcasme où il excellait. Sa passion contenue se communiquait peu. Pitt imposait, Fox entraînait. Ses meilleurs discours ont été entièrement improvisés. Jamais cependant un orateur n'a mieux conservé la raison dans la passion, ou porté plus avant la passion dans la raison, et sans calcul visible, sans efforts apparents, il atteignait le but suprême de l'art en conservant dans son talent ce qu'admirait Grattan, et ce qu'on pouvait retrouver dans toute sa personne, le charme du naturel et une grandeur négligente.

Lorsqu'on a fait, dit un écrivain, connaissance intime avec le talent, l'esprit et le caractère de Fox, on s'explique mieux comment, avec des fautes aisément reconnaissables et de continuels revers, son nom est resté grand dans son pays, et particulièrement cher à tous ceux dont le cœur bat pour la même cause. On est surpris de voir en Angleterre. dans com bien de maisons que le portrait de Fox est placé avec honneur, comme celui d'un défenseur, d'un guide, d'un ami. Fox a droit à notre respect, nous lui devons un souvenir affectueux. Il fut à la Chambre des Communes l'intrépide défenseur des Canadiens-français lorsque Downing-street voulut les opprimer. Il fut le grand avocat de l'émancipation des catholiques et il aima la France obstinément.



HON. R. LEMIEUX
Solliciteur Général.

Je voudrais pouvoir adresser le même compliment à quelques-uns des hommes d'état modernes.

En 1791, Fox, au cours d'un débat, s'était écrié : "J'admire la constitution "nouvelle de la France, comme le plus "glorieux monument de liberté que la "raison humaine ait élevé dans aucun "temps et dans aucun pays."

Ces paroles, comme nous le verrons bientôt, déterminèrent la rupture solennelle, pathétique, d'une amitié qui durait depuis vingt-deux ans.

"C'est avec une peine inexprimable," reprit Burke, "que je suis séparé par la "plus légère dissidence de mon ami, de "celui dont l'autorité devrait toujours "être si grande sur moi et sur tous les "hommes éclairés,

" ....que maxima semper
"Censetur nobis, et erit quæ maxima [semper.

Après cette affectueuse précaution oratoire, Burke avait, sans aucun ménagement, censuré les actes et l'esprit général de la Révolution.

Fox, ému de ces violentes invectives contre des principes qui lui étaient chers, mais plein de respect pour son ami, répondit avec une grande modération.

"Telle est dit-il, mon admiration pour "le jugement de mon honorable ami, "telle est mon estime de ses principes, "ma haute opinion de ses lumières, tel "est à mes yeux le prix inestimable de "son amitié, que, si je mettais dans la "balance, d'une part, tout ce que j'ai "recueilli de mes lectures politiques et "de l'étude, tout ce que l'expérience du "monde et des affaires m'a appris, et de "l'autre, tout ce que j'ai tiré des conseils "et des entretiens de mon ami, je ne "pourrais décider à qui je dois davan- "tage."

Le rival de Fox, au parlement, fut Wm. Pitt, fils de Lord Chatham.

L'étranger, dit Villemain, qui entre dans l'antique Abbaye de Westminster, ce panthéon des gloires anglaises, ne manque jamais de demander qu'on lui indique le tombeau de Lord Chatham. Et en approchant avec respect de cette tombe, il y cherche l'inscription, c'est-à dire l'hommage que doit y avoir gravé l'admiration nationale. Sur le marbre, l'étranger ne lit que cette laconique mais très éloquente inscription: "le père de M. Pitt." M Pitt's father !

Le jeune Pitt n'avait pas reçu cette éducation à la fois savante et licencieuse qui développa le talent et les passions de son illustre rival, Fox. Il avait été sévèrement et pieusement élevé par son illustre père et par Lady Esther, sa mère. Fox était entré au parlement à l'âge de dix-neuf ans. Pitt eut la joie inexprimable, comme il l'écrivait à un ami, d'entendre sa voix au parlement à l'âge de vingt-un ans.

A vingt-quatre ans, ce jeune homme venait par droit de conquête prendre les rênes du gouvernement : et appuyé, non pas comme Walpole, sur la corruption, mais fort de son génie, sur la confiance de l'Angleterre. Il resta premier ministre pendant vingt années consécutives.

Pitt, suivant un écrivain, avait encore à ce moment-là ces couleurs innocentes et enfantines de la première jeunesse. Avec ses cheveux blonds, sa taille grande et mince, il offrait quelque chose de cet air de faiblesse et de timidité qui marque souvent le passage de l'adolescence à la vraie jeunesse. C'était là cependant l'homme qui gouvernait l'Angleterre, en l'absence même des conditions naturelles du gouvernement parlementaire.

Dès son début au Parlement, dit Macauly, Pitt se montra supérieur à tous ses contemporains par la facilité de la parole. Il pouvait improviser une suite de périodes arrondies et pompeuses, sans chercher

un mot et sans en régler un, d'une voix claire, avec une prononciation nettement articulée. Burke avait plus de grandeur dans les idées, et une imagination plus riche, Windham, plus de finesse; Sheridan, plus d'esprit; Fox, plus de dextérité dans la dialectique et plus d'éloquence, de cette éloquence qui consiste dans la raison et la passion fondues ensemble. Cependant, d'après le jugement unanime de ceux qui entendaient habituellement cette réunion remarquable, Pitt était, comme orateur, au-dessus de Burke, de Sheridan, et pas au-dessous de Fox. Aucun orateur, ancien et moderne ne le surpassa probablement jamais par la force de ses sarcasmes, et il se servait impitoyablement de cette arme redoutable. Il était singulièrement habile dans les deux parties de l'art oratoire qui sont les plus utiles à un ministre. Personne ne sut jamais mieux comment être lumineux, ou comment être obscur. Lorsqu'il voulait être compris, il ne manquait jamais de l'être. Sur le sujet le plus étendu et le plus complexe, il pouvait facilement présenter à ses auditeurs un exposé lucide et plausible, quoique ce ne fut peut-être pas toujours un exposé exact et profond.

Le début de Sheridan, dans la vie, est comme la première scène d'une comédie d'aventures; il enlève une jeune cantatrice dont il est épris, l'épouse secrètement en France, repasse le détroit, et se bat deux fois en duel avec un rival. De cet enlèvement, de ce duel et de ce mariage, il compose une comédie, "Les Rivaux," qui tombe le premier soir, et, le lendemain monte aux nues. Son nom est arboré, sa réputation est conquise. "L'Ecole du Scandale" (une autre comédie) fait une gloire de cette célébrité presque improvisée. A vingt-six ans, il passe pour le premier poète dramatique de son temps et de son pays. Du théâtre du "Drury Lane," dont il devient le propriétaire, il s'élance sur une scène plus dramatique encore que celle de l'imbroglio et de la fiction. L'amitié de Fox lui ouvre à deux battants le monde politique. En 1780, la petite ville de Hafford le nomme membre du Parlement.

Sheridan siégea du côté des whigs et il ne tarda pas à prendre rang parmi les défenseurs les plus ardents de la liberté. "Avec une ample part de renommée littéraire, mais non pas assurément de celle qui promet le plus un homme d'état, dit Lord Brougham, avec une très mince provision de connaissances de quelque utilité dans les affaires politiques, avec une naissance et une position sociale peu propres à obtenir la considération du pays le plus aristocratique de l'Europe, fils d'un acteur et lui même directeur de théâtre, il entra dans ce parlement alors éclairé par le vaste savoir, non moins que fortifié et embelli par la haute représentation de Burke et soumis à l'empire d'orateurs accomplis, tels que Fox et Pitt." Son début fut modeste et ne fut pas heureux —mais il ne tarda pas à égaler—sinon à dépasser ses maîtres. Enrôlé dans le parti des whigs, Sheridan ne fut jamais un de ses chef; mais il devint bientôt son premier virtuose. Il éblouit et surprit la chambre. Son éloquence, dit Paul de St. Victor, portait le double masque de son premier art. Tour à tour émue et moqueuse, grandiose et bouffonne, elle faisait de la tribune un théâtre, où la politique jouait le drame et la comédie. L'adresse meurtrière avec laquelle il ajustait le sarcasme et renvoyait l'épigramme le faisait redouter des plus puissants orateurs. C'est au cours du célèbre procès de Warren Hastings, qu'il prononça, le 7 octobre 1785, le discours, qui encore aujourd'hui, est considéré comme le chef d'œuvre de l'éloquence anglaise, et au sujet duquel Pitt disait: "Sheridan a dépassé l'éloquence des temps anciens et des temps modernes."

Ce discours domine encore la tribune anglaise. Je laisse encore ici la parole à Paul de St-Victor: "On sait à quelle occasion solennelle il fut prononcé. Warren Hastings revenait de l'Inde, chargé de gloire et de crimes, apportant à son pays un monde conquis et tyrannisé, chargé du sang et des trésors de vingt millions d'hommes. C'était Alexandre, armé des balances et du couteau de Shylock. C'était Verrès agrandi aux proportions de l'Asie, ayant pillé, non plus des temples mais des villes; ayant torturé, non plus des citoyens mais des peuples, et confisqué des royaumes au lieu de vases d'or ou de statues grecques.

L'Angleterre accueillit, d'abord en triomphe, le vainqueur de l'Inde; mais lorsque déborda le sang qui avait suivi son vaisseau, comme un long sillage; quand arriva de Bénarès, l'écho des sanglots d'un monde, un élan d'indignation la saisit.

Burke se fit l'interprète de ce remords national—il proposa à la chambre un décret d'accusation contre l'oppresseur.

C'est alors que Sheridan se leva et prononça son glorieux discours. Les avocats antiques trainaient leur client blessé ou meurtri devant le prétoire; puis lorsque le peuple commençait à s'indigner ou à s'attendrir, ils déchiraient sa tunique et découvraient sa poitrine percée par le fer de l'assassin, ou ses épaules sillonnées par le fouet de l'exacteur. Sheridan produisit le même effet, avec la magie de son éloquence. Il évoqua l'Inde, sanglante et torturée, devant la barre de la chambre; il la rendit visible par sa parole, il fit crier ses plaies, sonner ses chaines; il accabla Warren Hastings de mépris et d'imprécations; il lança sur lui tour à tour, la foudre et la boue. La Compagnie des Indes apparut dans son discours, sous l'image sordide d'une tyrannie marchande, mêlant l'avidité du brocanteur à la hardiesse du pirate, les violences du despotisme aux tripotages du comptoir, ruinant des provinces pour compléter des dividendes, employant une armée à exécuter des saisies, assiégeant une ville pour le paiement d'une lettre de change, détrônant un prince pour établir la balance d'un compte tenant d'une main un bâton de commandement, et vidant un gousset de l'autre.

L'effet de ce discours fut immense, inouï, prodigieux.

Pendant cinq heures et demie, par une improvisation d'une beauté sans exemple, il avait commandé l'attention et l'admiration générale. Les auditeurs furent tellement fascinés qu'au moment où Sheridan s'assit, la Chambre entière, les députés, les pairs, les étrangers éclatèrent en un tumulte d'applaudissements. Burke déclara que l'on venait d'entendre le plus merveilleux effort d'éloquence, de logique et d'esprit réunis, dont il y ait souvenir. De son côté, Fox dit que tout ce qu'il avait jamais entendu, tout ce qu'il avait jamais lu, comparé à ce discours, s'évanouissait comme un nuage devant le soleil. J'ai cité tantôt le témoignage de Pitt.

L'impression fut si vive que la Chambre restait dans une sorte d'éblouissement et de stupeur. Un ami de Hastings voulut parler mais en vain. Plusieurs députés déclarèrent que, venus avec une disposition favorable à l'accusé, leur esprit avait été éclairé d'une manière irrésistible. Quelques autres demandèrent un intervalle, se défiant de l'extrême puissance qui venait d'être exercée sur eux. Ce fut aussi l'avis de Pitt qui déclara qu'avant de rien décider, il fallait se donner le temps au moins, de sortir du cercle de l'enchanteur.

De la Chambre des Communes le débat fut transporté à la barre de la Chambre des Lords, dans la grande salle de Westminster, dans cette salle haute et vaste comme une église, dont on dit que le toit fut posé par le fils de Guillaume le Conquérant, dans ce théâtre de tant de scènes historiques. Un immense et brillant auditoire y était réuni. Ce fut Sheridan qui porta le premier la parole. Son discours, le second qu'il prononçait sur cette question, n'est pas inférieur au premier. "Jamais orateur sacré," dit Burke, "jamais écrivain célèbre ne s'est élevé au niveau, soit de cette pureté de sentiment, soit de cette variété de connaissances, de cette force d'imagination, de cette beauté de style, de cette énergie de langage." Le discours de Sheridan dura deux jours et il le termina théâtralement, en tombant épuisé dans les bras de Burke.

Il y a dans la vie de Sheridan, une époque d'éclat, d'animation, de dévouement. L'aristocratie avait adopté ce fils d'acteur. Le Prince de Galles avait fait de lui son favori et son conseiller. Il marchait au premier rang d'un brillant fait, il était l'arbitre de la scène anglaise. Il règnait par l'esprit. Mais la décadence fut aussi rapide que l'ascension avait été prompte. Comme son ami Fox, il jouait un jeu effréné — et comme Fox et Pitt il buvait ferme.

Sa fin fut lamentable. Il avait été l'ami, le confident du Prince de Galles, de celui qui devint Guillaume, roi d'Angleterre.

Or, lorsque la vieillesse et la gêne eurent mis Sheridan à la merci de créanciers avides, il se vit abandonné de tous ceux qui l'avaient recherché dans les jours heureux, et lorsqu'enfin Sheridan fut incarcéré pour dettes, il attendit en vain des secours de celui pour l'avènement duquel il avait déployé tant de zèle et d'efforts. Il serait mort en prison, sans la libéralité de ses deux médecins.

A sa mort, ses restes furent déposés à Westminster, à côté des hommes illustres dont s'honore l'Angleterre. Au moment où le cercueil allait être placé sur le char funèbre, un huissier vint saisir le défunt, en vertu d'un mandat de prise de corps, pour une dette de cinq cents livres sterling... Il fallut que Canning et Lord Sidmouth payassent sur-le-champ cette somme pour épargner ce suprême outrage. Il est donc toujours vrai ce vers du poète:

"Quand dans la tombe un homme est inclus
"Que fait un nom? vain bruit qu'on n'entend plus!

RODOLPHE LEMIEUX.

THERESE VIANZONE

Mlle Thérèse Vianzone, professeur de littérature française à St-Péters bourg, sera bientôt à Montréal pour y donner des conférences. Cette femme distinguée termine en ce moment une tournée remarquable à travers les Etats-Unis, et remporte, dans toutes les villes où elle se fait entendre, des succès éclatants qui nous font désirer vivement de la recevoir chez nous.

Parmi la série de conférences que l'éloquente femme de lettres offre à notre curiosité, comme à notre admiration, citons : " Les Femmes Victimes de la Révolution ", " Histoire de l'Académie française ", " Mme du Deffand et Mme de Lespinasse ", " Mme de Stael ", " Différence entre le génie de Corneille et celui de Racine ", " Descartes et La Fontaine," " Bossuet et Fénelon ", " Les femmes 17e siècles ", " Les Femmes de la Révolution ", " Deux principaux artistes du 19e siècle : Rachel et Coquelin ", " Histoire de la comédie française et de ses premiers artistes," etc., etc.



Nous conseillerions fort aux maisons d'éducation de notre ville de donner à leurs élèves l'avantage d'entendre une de ces conférences. L'histoire de la littérature française, ainsi résumée, est d'un prix inestimable et ne pourrait qu'offrir le plus grand intérêt aux personnes qui l'entendront ; les élèves de nos institutions, ne pouvant se mêler au public qui ira applaudir Mlle Thérèse Vianzone, seront enchantées d'ajouter à leur bagage de science historique ce qu'elles apprendront par la conférence spéciale que la brilliante conférencière ferait chez elle.

Mlle Vianzone a déjà publié les " Lettres du Père Didon à Th. V.," qui, en trois ans ont eu trente éditions et " En terre Sainte ", qui a reçu l'approbation unanime de la presse française. Jusqu'à présent, nous n'avons reçu que des conférenciers appartenant au sexe fort, faisons un accueil doublement cordial à la femme charmante qui vient nous apporter la bonne parole et le feu d'une éloquence toute française. Au nom des Canadiennes-Françaises, LE JOURNAL DE FRANÇOISE, souhaite une chaude bienvenue à Mademoiselle Thérèse Vianzone.

A travers les livres.

Il fallait tout le talent de l'écrivain, —M. l'abbé Bourassa, LL. D., secrétaire de l'Université Laval, — pour créer quelqu'intérêt autour de la Prophétie de Malachie. Qu'elle fut ou non apocryphe, aucun souci, à cet égard je l'avoue, ne troublait le sommeil de mes nuits, et n'a en rien diminué l'attrait que m'a valu l'étude très forte et pleine d'érudition qu'à faite à ce sujet M. l'abbé Bourassa, dans ce style précis, correct, qui caractérise chacune de ses œuvres.

Au cours de son récit, l'auteur prend un peu à partie " une femme d'esprit qui affirmait, un jour, qu'on trouve plus de bonheur dans une légende que dans une vérité austère." J'avoue partager l'opinion de cette femme d'esprit, et je m'en excuse en faisant remarquer au savant dissertateur que la légende n'est pas nécessairement antipathique à la vérité. Les traditions, qui font surtout la base de la légendes sont de croyance très respectable puisque l'histoire sainte repose sur beaucoup de traditions, et " cette auguste recluse que des plongeurs consciencieux s'obstinent à reconnaître de plus près " ne perd pas le nom de Vérité, qu'elle a mérité, pour quelquelque dentelle légère ou quelque gaze transparente—ornements de légende — dont on aura parfois orné sa choquante nudité.

Très courageusement, M. l'abbé Bourassa, dans son opuscule, entreprend de prouver que le prophète Malachie n'est pas le père de la prophétie qui porte son nom. Je dis " courageusement " parce que malgré sa réputation, l'écrivain va froisser plus d'une suscept bilité, plus d'un de ces dévots qui lancent volontiers l'anathème à ceux qui, à l'instar de Saint-Augustin, veulent édifier leur foi de quelque solide preuve.

" Déplorons,—écrit l'auteur—l'inconscience de ces directeurs de revues ecclésiastiques, qui n'hésitent pas à mêler à d'excellents renseignements et à de très bons avis sur les choses de la science et de la vie sacerdotale, des consultations puériles et des dissertations ineptes sur des " billevesées ", comme celles que nous venons, avec un certain regret, de discuter ici."

Voilà qui est hardi, sincère et juste. Si tous ceux qui ont la mission d'enseigner le bien et la vérité avaient ces qualités éminentes, d'indépendance, il y aurait, en ce monde, moins de scepticisme et moins de doute.

FRANÇOISE.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XVI

(*Suite*).

Elle arriva à une grille entr'ouverte qu'elle franchit et se trouva soudain devant la maison où elle allait voir enfin la veuve de Gilbert. Son cœur se mit à battre tumultueusement à cette pensée. La porte de la maison n'était pas fermée. Ulrique entra. Pas plus de domestiques dans le vestibule qu'au Château Neuf. Résolument, elle gravit l'escalier et s'arrêta embarrassée devant une série de portes de chêne sculpté toutes pareilles. Tout à coup, derrière l'une d'elles, elle entendit des voix. En bonne petite campagnarde, brouillée avec les plus élémentaires convenances mondaines, dont son enfance n'avait eu que d'imparfaites notions, elle n'hésita pas à tourner le bouton et à entrer.

La chambre qu'Ulrique venait ainsi d'envahir se trouvait être le cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher de Lady Nevyll, et celle-ci s'y trouvait, occupée avec sa femme de chambre, au milieu d'un pittoresque désordre d'échantillons et de gravures de modes étalés sur tous les meubles et jonchant le tapis, à essayer une coiffure de dentelle blanche, ornée de rubans mauves. Lady Nevyll disait, au moment où Ulrique entrait :

—Je crois qu'il est tout à fait impossible de porter du mauve avant un an, et vraiment, c'est dommage !

Elle se tut et se leva, absolument stupéfaite à la vue de cette jeune fille indiscrète si misérablement vêtue.

Ulrique, de son côté, avait fait un geste d'étonnement. Incapable de faire la part de la disgrâce du lever intime d'une femme qui n'était plus jeune, elle trouvait Charlotte tout autre et bien plus fanée qu'elle ne se l'était imaginé. De fait, l'impression mutuelle, au premier regard, fut souverainement désagréable entre les deux femmes.

Pour Charlotte, cette vision de jeunesse et de force, arrivant sur elle d'une façon si inattendue, avait quelque chose de l'effet d'une lumière trop vive sur des yeux affaiblis.

Ignorant ce qui s'était passé en Autriche, ne pouvant prévoir l'influence que la venue de la comtesse Eldringen devait avoir sur sa destinée, la veuve ne souffrit, en la voyant, que d'une subite et instinctive jalousie pour une beauté trop absolue, en dépit de la pauvreté du costume dans lequel elle s'offrait à ses yeux.

La première pensée d'Ulrique avait été, il est vrai, une sensation de triomphe. Cette femme, se disait-elle, n'a jamais pu être aussi belle que moi. Mais tout de suite ce mouvement naturel de vanité féminine fit place à un sentiment d'indignation. Les rubans mauves lui rappelaient un certain ruban rouge dont elle s'était parée, elle, pour Gilbert... Et cette femme qui portait son nom, songeait à être coquette lorsqu'il n'était plus !

—Etes-vous la veuve de mon cousin Gilbert ? demanda-t-elle brusquement.

Son regard, arrêté sur les rubans violets, gêna Charlotte qui, à son tour, demanda :

—Et vous, seriez-vous la comtesse Eldringen ?

—Oui, je suis arrivée hier soir.

Elle s'arrêta un instant, puis ajouta avec sa brutalité de demi-villageoise :

—Est ce que les veuves ne portent pas de noir en Angleterre ?

—Si fait. Ceci n'est qu'une fantaisie d'un moment. Mais... veuillez me permettre de vous montrer le chemin du salon, ajouta Charlotte en jetant un rapide coup d'œil inquiet sur le visage impassible de sa femme de chambre.

Ulrique eut l'idée de fuir ; ce qu'elle avait vu ne lui suffisait-il pas ? Sa curiosité insuffisamment satisfaite la retint et lui fit suivre silencieusement son guide.

—C'est aimable à vous d'être venue si vite, fit poliment Lady Nevyll pour rompre les chiens.

Ulrique garda son masque glacé et répondit d'un ton amer :

—J'étais venue aussi vite avec l'intention de vous apporter mes compliments de condoléances. Je pensais que vous deviez vous sentir bien isolée et bien triste, mais je crains de m'être grandement trompée.

—Oh ! non pas...... c'est toujours une grande tristesse que de......

—Vous avez dû, n'est-ce pas, être malheureuse...... au moins un instant ? interrompit Ulrique, en guettant avidement sur le visage de Charlotte un indice des regrets qu'elle eût été, au fond, désolée d'y surprendre.

—Oh ! évidemment,—répondit celle-ci avec une indifférence vague,—tout cela était bien triste. C'était une façon bien cruelle de finir.

Ulrique fit un geste rapide et très expressif d'impatience.

—Il ne faut pas beaucoup de temps, à ce qu'il me semble, pour se consoler de la perte d'un mari. Je suis très ignorante à ce sujet, n'étant pas mariée, mais j'aurais supposé qu'il fallut plus de trois mois.

—Oh ! cela dépend du mari que l'on a eu...

Ulrique en avait assez maintenant. Brusquement elle se leva.

—Vous partez ?... demanda Charlotte, plus surprise que choquée d'un tel manque d'usage.

Avant qu'Ulrique eût eu le temps de répondre, la porte s'ouvrit et, le visage inquiet, M. Dunnet parut sur le seuil, introduit par la femme de chambre.

—Dieu soit loué, comtesse ! En apprenant votre sortie matinale, j'ai craint que vous ne vous soyez perdue en route. J'ai amené le coupé dans le cas où vous voudriez revenir en voiture ; mais peut-être ces dames ont-elles le projet de passer la journée ensemble ?

—Non, nous n'avons fait aucun projet de ce genre,—répondit vivement Ulrique. — Je serais bien aise de rentrer tout de suite, s'il vous plaît.

—Vous êtes arrivé juste au bon moment,—dit-elle à M. Dunnet lorsqu'ils furent assis dans le coupé ; et elle accompagna ces mots d'un rire nerveux qui étonna con-

sidérablement l'homme d'affaires. — Si vous aviez tardé d'une minute, je crois que je me serais fâchée sans retour avec Lady Nevyll.

M. Dunnet toussa pour se donner une contenance et se cantonna dans un prudent silence. Il songeait que cette comtesse autrichienne, qu'il avait eu tant de peine à persuader de venir en Angleterre, allait peut-être devenir fort embarrassante à diriger. C'était toute une éducation à faire et l'élève ne paraissait pas devoir être d'une souplesse exemplaire. Pour commencer, après le déjeuner, il demanda respectueusement à Mademoiselle la Comtesse la permission de la conduire dans toute la maison.

Ce fut pour Ulrique une suite ininterrompue d'étonnement : les chambres tendues de peluches aux encadrements d'or ou de cristal de Venise, les escaliers immenses, les majestueuses galeries aux tapisseries antiques, aux incomparables œuvres d'art, tout cela lui faisait croire qu'elle vivait quelque prodigieux conte de fée. Elle fut tout aussi stupéfaite, mais moins dépaysée, devant les gigantesques armoires bondées de linge brodé, des services de porcelaines rares, et surtout des cuisines. Ah ! ces cuisines ! La Maison de la Vierge et le presbytère y auraient tenus tout entiers.

Lorsqu'elle eut tout vu, elle demanda à M. Dunnet d'un ton de dormeuse éveillée :

—Et tout cela... tout ce qui est dans cette maison m'appartient ?

—Tout et bien d'autres choses encore.

—Et ces domestiques feront tout ce que je leur dirai de faire ?

—Ils sont payés par vous dans ce but, comtesse.

—Et je pourrai avoir mes œufs cuits tous les jours aussi délicieusement que ceux de ce matin ?

—Votre cuisinier français vous réserve bien d'autres merveilles.

—Et si j'ai envie de sortir en voiture, par exemple ?

—Vous n'auriez qu'à appuyer sur le bouton de cette sonnerie et à dire : " Ma voiture."

—Ainsi, j'ai une voiture à moi ?

—Vous en avez neuf, depuis le drag jusqu'au poney-chaise, au coupé ou à la victoria. Quant aux chevaux... D'ailleurs, si vous n'êtes pas fatiguée, comtesse, nous allons visiter les écuries et les remises.

Ulrique n'était pas fatiguée, mais elle avait besoin de se recueillir ; elle remit au lendemain cette visite, pour aller s'enfermer dans sa chambre.

—Du reste, — avait-elle dit à M. Dunnet, — j'ai le temps : je ne pense pas à rentrer à Glockenau avant quinze jours ou trois semaines.

M. Dunnet n'avait pas répondu, mais, en s'inclinant silencieusement, il avait dissimulé un sourire on ne peut plus incrédule Il était évidemment de l'avis de l'hôtesse du *Soleil d'Or*.

Après une heure de solitude qui rétablit l'équilibre de ses facultés, Ulrique se mit à parcourir seule les salons, méditant, comparant, étudiant en détail ; elle était toute à cette occupation lorsqu'elle entendit heurter à la porte la plus voisine quelques coups discrets. Elle courut ouvrir. C'était une dame majestueuse, qui, aussitôt, s'annonça sous le titre de femme de charge.

Mme Moore, c'était le nom de cette digne personne, prit des circonlocutions sans fin pour arriver à faire comprendre à la jeune comtesse que sa robe reprisée n'était vraiment pas en rapport avec les magnificences qui l'entouraient.

—C'est tout ce qu'il m'était possible d'apporter avec moi,—dit Ulrique ;—mais vous avez raison. Puis-je ici près, acheter de l'étoffe et pouvez-vous me prêter une machine à coudre pour aller plus vite ?

—J'ai fait mieux, mylady. La couturière de Lady Nevyll est, sur mon avis, au château. Si vous le permettez, elle va prendre vos mesures et, d'ici quarante-huit heures, elle vous apportera deux ou trois toilettes.

—Mais tout cela va coûter de terribles sommes ! s'écria Ulrique sincèrement inquiète.

Mme Moore regarda fixement sa nouvelle maîtresse et dit, d'un ton de dignité offensée :

—Lady Nevyll, la mère de Sir Gilbert, ne dépensait jamais moins de trois mille livres par an pour sa toilette, et elle aurait pu en dépenser le double sans s'en apercevoir.

—Oh ! bien, alors,—dit Ulrique avec un petit rire,—je crois que je puis me permettre la couturière.

Les deux jours qui s'écoulèrent avant le retour de la couturière, Ulrique les consacra exclusivement à un travail mental solitaire d'observations et de déductions, dont la conclusion fut qu'elle pouvait se permettre infiniment d'autres choses que quelques robes. Elle était, à vrai dire, exactement dans la période d'énergie latente de la chrysalide sur le point de sortir de sa prison, et le seul fait d'endosser devant une glace révélatrice une robe d'intérieur aux plis épais et au frou-frou soyeux provoqua sa métamorphose.

Dès cet instant, elle se redressa, parcourut le château en reine, prit, en quelque sorte, possession de son domaine, et se surprit à sonner vingt fois dans une heure, rien que pour se prouver que le personnel du château était bien attentif à ses ordres. Inutile d'ajouter que les soins coquets donnés à sa personne firent partie de la métamorphose. A la fin de la seconde semaine, elle constata avec un orgueil légitime, dans un fidèle miroir, la plénitude de sa fière beauté ; elle murmura : " Ah ! c'est beau d'être riche ! " et elle ne songea pas à faire atteler pour reprendre le chemin de Glockenau, tout en répétant : " C'est l'argent de Gilbert et... je ne veux pas de son argent. "

Malgré ses fermes résolutions antérieures, Ulrique était encore au château de Morton la semaine d'après, puis celle qui suivit, puis un second mois se passa... La jouissance de la fortune est une si douce chose pour qui n'a jamais connu que les privations !

(A suivre.)

La Bibliothèque de Waterloo

LA cérémonie d'inauguration de la section française de la Bibliothèque de Waterloo a eu lieu samedi, le 6 février, dans la salle de lecture de la bibliothèque même. L'édifice, tout illuminé et décoré de verdure, présentait un aspect charmant ; les invités ont été reçus par Mme de Varennes, qui a fait les honneurs de cette agréable réception avec une bonne grâce et un tact parfaits, Il y eut musique, chant et déclamation ; l'orchestre de la petite ville fit entendre les plus beaux airs de son répertoire et, à l'atmosphère grave et sérieuse des nombreux bouquins se mêlait un air de gaieté et de fête qui réjouissait tous les cœurs. Tous les Canadiens-français de Waterloo sont on ne peut plus heureux de l'ouverture de leur bibliothèque et en ce soir mémorable, bien des vœux et des souhaits ont été dictés par la reconnaissance à la gracieuse fondatrice de la section, Mme de Varennes, ainsi qu'à tous les amis de l'œuvre, qui, par leurs dons généreux, ont contribué à garnir les rayons de livres français à la leçon instructive et bonne. Voici les noms des personnes qui ont envoyé un ou plusieurs volumes à la bibliothèque de Waterloo.



Mme de Varennes, la fondatrice de la section française dans la bibliothèque anglaise de Waterloo.

Le Gouvernement Provincial, 50 volumes ; l'hon. H. et Mme Archambault, l'hon. A. Turgeon, Mme A. R. Angers, M. et Mme T. C. Casgrain, M. le Dr LeSage, M. Errol Bouchette, M. et Mme L. A. LeSage, Mme Alfred Desève, Mme Lussier, Mme Turgeon, Mme F. Gosselin (Chicoutimi), Mme J. Obalska (Québec), Mlle A. Bibaud, Mme Barry, M. et Mme Jean Prévost (St-Jérôme), M. le Dr Gaucher (Québec), M. le Dr Pelletier, M. Antonio Pelletier, Mlle Joséphine LeMoine (Québec), M. et Mme Victor Geoffrion, Mme (Dr) Laforest, Mlle Marceau, Mme A. Robert, Mlle Morache, Mme Hone, Mme Léo. Rodier, Mme Arthur Gagnon, Mme R. Dandurand, L'Œuvre des Livres Gratuits, Mme Garneau, Mlle Garneau, Mme R. Archer, M. Hector Garneau, Mme Angus Caza, Mme Globenski-Prévost, Mme L. de G. Beaubien, Mme Veuve Gérin-Lajoie, Mme Henri Gérin-Lajoie, Mme Ernest Marceau, Mme Gonzalve Desaulniers, Mme Provencher, L'Association Aberdeen, Mme Lomer Gouin, Mme Tabb, Mme Donat Brodeur, Lt.-Col. Barry, Mme Antoine Resther, M. Gareau, M. l'abbé Brosseau, M. l'abbé G. Bourassa, Mme L. D. Mignault, Mme Desroches, M. Henri Alain, Mme Eugène Roy, (Salt Lake City).

Les librairies Beauchemin & Fils, Déom & Frère, Saint-Louis ont aussi contribué par des cadeaux très généreux à l'œuvre de la bibliothèque.

Cinquante autres envois anonymes de livres ont en plus été envoyés de Sherbrooke, Québec, Somerset, Ottawa, Hull, Lévis, Montmagny, Rivière-du-Loup (en bas), Rimouski, Trois-Rivières, Lac Noir et Mégantic.

La liste n'est pas close et Mme de Varennes sera heureuse de recevoir encore adressés directement à Waterloo, P.Q., ou par l'entremise du JOURNAL DE FRANÇOISE, 80, rue St-Gabriel, tous les livres dont on voudra bien faire don à la section française de la bibliothèque de Waterloo.

Lettre de Quebec.

Ma chère Directrice,

J'arrive comme un ouvrier de la onzième heure pour vous offrir mes félicitations à l'occasion du titre d'officier d'Académie et des palmes académiques qui viennent de vous être accordés. Comme je vous sais beaucoup plus susceptible que vous ne paraissez sur l'imitation des conseils évangéliques, je compte sur votre bonne humeur et votre bienveillance ordinaires pour me recevoir quand même, moi et mes félicitations, avec tout l'empressement que mérite leur sincérité.

Nous voilà donc entrés de plein pied dans la bienheureuse année bissextile, je dis bienheureuse, elle l'est pour nous, car elle nous donne des privilèges redoutables pour ces messieurs, pour qui cette époque est celle de la rétribution et des justes vengeances.

J'assistais l'autre jour à une soirée chez une amie bien connue de vous et de moi. Quelques danses étaient bissextiles, et les jeunes filles s'étaient donné la main pour ne choisir leurs partenaires que parmi les jeunes gens les moins en vogue. Si vous aviez vu les autres, la partie masculine, si volontairement négligée, ça valait une chronique ! Ces messieurs étaient si confus qu'ils ne purent soutenir le poids de leur humiliation et s'enfermèrent tous dans le fumoir au grand plaisir des auteurs de cet ostracisme, et voulaient y demeurer tout le temps que dureraient les danses.

—Ah ! ah ! dit la maîtresse de maison, qui alla les tirer de leur refuge, vous, le sexe fort, vous ne pouvez supporter le plus léger affront, mais pensez donc à ces jeunes filles à qui vous faites subir le supplice le plus souvent immérité de la plus désolante tapisserie. Songez à ce qu'elles endurent alors, vous, qui venez d'expérimenter leur humiliante situation

Je puis vous dire que les messieurs en question profitèrent de la leçon, et de mémoire de femme, je ne les ai vus si galants. Ce qui me remit devant les yeux ces mots si originalement vrais de Gustave Droz : " L'homme est un pot dont l'orgueil est l'anse, et c'est en le prenant par cette anse que vous le tirerez du feu ou le préserverez de quelque danger "

Je vous conseille de raconter cet incident à vos amis Montréalais, ma chère Françoise, qui pourraient aussi en faire leur profit, les hommes étant les mêmes d'un bout du globe à l'autre.

Parmi tous les privilèges que donnent à notre sexe l'année bissextile, il en est un tout nouveau que vous ne connaissez peut-être pas, c'est que le jeune homme qui refuse les offres ma-

trimoniales de la jolie brunette ou de l'élégante blonde, lui doit comme compensation une robe de soie...

Je connais quelques québecquoises qui en sont déjà rendues à la demi-douzaine, et elles ne font que d'apprendre la nouvelle ; vous pouvez vous figurer ce que ce sera quand toutes ces demoiselles seront instruites de ce que je viens de vous raconter.

De cette manière, une jeune fille un peu habile peut se monter un joli trousseau pour l'homme de son choix, qui lui, j'espère, ne se mettra pas dans la tête d'imiter ses devanciers. Mais un sentiment de terreur envahit tout mon être, et si le monsieur en qui nous avons placé toutes nos complaisances s'avisait de décider que de deux maux la robe de soie est encore le moindre ; dites donc, Françoise, quel soufflet à donner au féminisme ! !

Cette crainte paralyse ma plume et je me hâte de terminer pour échapper à la perspective douloureuse que j'ai peur d'entrevoir.

Je vous réitère encore, ma chère Directrice, l'expression de mes sincères félicitations et celle de mon amitié toute dévouée.

SUZETTE.

Coin de Fanchette

Un abonné, qui désire garder l'incognito, m'écrit que la poésie publiée dans cette page, envoyée par *Jacques St-Cère* qui s'en inscrit l'auteur, a été composée par un contemporain, du nom de Jacques Adelsward. Ce jeune poète, fanfaron du vice, a été ou est actuellement en prison et son grand talent ne réussit pas à le sauver de certaines graves accusations qui pèsent contre lui.

Je n'insiste pas. Je laisse le dit Jacques St-Cère à sa honte et à son humiliation et d'un geste de mépris qui n'est pas "en mousseline," je prends, je l'espère, un éternel congé de lui.

Evaporée.—Je viens de lire que les femmes Arabes parfument leur corps en s'asseyant au-dessus de charbons allumés sur lesquels elles ont jeté des poignées de myrrhe et d'épices. La chaleur ouvre les pores et la peau devient vite imprégnée de l'odeur qui se dégage des charbons. Si vous aimez à être un encensoir vivant, vous n'avez qu'à vous servir de cette recette.

Pierre le Grand.—Vous me faites songer à ce petit garçon à qui l'on demandait, au dessert, s'il voulait avoir un morceaux de tarte à la crème ou de tarte aux pommes. —Je ne sais pas encore, répondit-il, mais si vous me donnez un morceau de chacune, je pourrais vous dire ensuite laquelle des deux tartes je choisirais.

Mondaine.—Les blouses sont encore bien portées, mais les toilettes complètes sont de meilleur ton. 2o Le lilas est une couleur que peu de personnes peuvent porter avec avantage, car, cette couleur ne peut accompagner qu'un teint frais et clair.

George R.—Je ne sais encore en faveur de quelle nation—la Russie ou le Japon—vont la plus grande part des sympathies canadiennes. Je trouve la guerre la chose la plus bête que les hommes aient pu imaginer.

Vieille fille.—Il n'y a de vieilles filles de nos jours que celles qui sont aigres et absolument désagréables. Vous voyez que cette condition réduit leur nombre à bien peu de personnes. Et puis, d'ailleurs, ne vaut-il pas mieux faire rire de soi parce qu'on est vieille fille que de ne pouvoir rire soi-même parce qu'on est mariée ? Réfléchissez à cette fiche de consolation. 2° Ce préjugé sur les vieilles filles est d'origine assez moderne, semble-t-il. Les Romains et les Grecs ne regardaient qu'avec crainte et respect, les femmes non-mariées—c'est à dire les vierges. Elles étaient les ministres des cultes antiques. Les sibyles, les prêtresses de Delphes, les Vestales n'étaient pas mariées. Plus tard, Saint Chrysostôme a dit que la vierge ressemblait à un ange descendu du ciel, ou quelque chose d'analogue. Il faut que les vieilles filles des temps modernes aient bien dégénéré pour avoir depuis mérité ainsi l'ostracisme. Heureusement qu'elles sont aujourd'hui, en grand train de se réhabiliter.

Paresseuse.—Le travail ennoblit la femme aussi bien que l'homme. Si le travail n'existait pas, il faudrait l'inventer. Il guérit de tant de maux !

Marcelle Bailly.—Ce que vous me proposez est charmant ; j'y souscris avec empressement. Préparez la forme de votre question d'histoire, nous pourrions peut-être donner un prix à la meilleure réponse. Cependant, il est un point de votre lettre qui m'embarrasse. Comment votre héroïne canadienne pouvait-elle avertir la flotte française de la perte de la bataille des Plaines d'Abraham ? Il n'y avait pas de flotte française alors ; l'armée était de terre.

Une fiancée. — Les lettres de faire part directement adressées directement au JOURNAL DE FRANÇOISE sont publiées par pure et simple politesse. Mais on n'annonce pas autrement les mariages des abonnés.

Femme de l'Evangile. — Tranquillisez vous, chère amie ; si l'Eglise avait à craindre certaine catégorie de personnes, ce ne pourrait être que celle des imbéciles.

Curieux étonné.—Cette habitude de donner et de porter des surnoms à la cour a été presque de tous les régimes. Sous Louis XV, une dame avait appelé le cardinal de Rohan, "la poule qui couve." Le roi lui-même, aurait donné à ses filles, Adelaïde, Victoire, Sophie et Louise, des sobriquets amicaux comme ceux-ci : Coche, Loque, Graille et Chiffe. L'Histoire nous a gardé ces noms. J'ai connu à Paris une vieille dame, dont le père était à la cour de Napoléon III. Eh bien, là aussi, il y avait des surnoms. L'empereur lui-même était appelé—quand il n'était pas là—monsieur Badinguet. Des dames d'honneur de l'Impératrice étaient surnommées : l'une, Canaillette, l'autre Cochonnette, etc , etc.

Thérèsine.—L'Assistance Chrétienne est au No. 8, rue Saint Charles Borromée.

Paul Cerutti.—Je suis sûre que notre collaboratrice, Mlle Bibaud n'a aucune haine personnelle contre les médecins, et son article ne l'indique pas non plus. C'est absurde de parler comme vous faites.

Crénom. — Marion Crawford n'est pas une femme, mais un romancier contemporain américain qui a écrit de beaux et bons livres.

Cécilia.—Et vous aussi avez découvert "le coin divin qu'il y a dans l'homme"? Tant mieux, et tous mes vœux de bonheur. Diderot qui a dit que "l'amour est une bête cruelle et sauvage" n'aura pas raison auprès de vous.

FRANÇOISE.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Il y a en ce moment à la Cour de Suède un ménage bien heureux et bien charmant, c'est celui du troioième fils du roi Oscar II, le prince Charles qui a épousé la princesse Ingelborge, de Danemark.

La jeune princesse est la petite-fille de deux rois : Christian de Danemark et Louis XV de Suède. La princesse Louise de Suède, fille de Charle XV, avait en effet épousé le prince royal de Danemark ; la princesse Ingelborge est née de ce mariage le 2 août 1878

La Suède et la Norvège, si longtemps ennemis ont, à chaque génération, échangé, en message d'affection, une princesse ; la Suède a envoyé la princesse Louise, et le Danemark, à la génération suivante, la princesse Ingelborge.

La Suède ne peut tarir d'éloge sur sa bien-aimée princesse. Dans cette vieille Cour sévère et froide, Ingelborge y a apporté la gaieté et l'entrain qui lui manquait ; elle donne à tout le pays sa bonté et son sourire et sème la joie autour d'elle, aussi, est-elle adorée de ceux qui l'approchent. Son peuple a trouvé pour cette charmante femme une appellation lumineuse et qui peint bien l'admiration dont elle est l'objet, il l'a appelée : la princesse Rayon de Soleil, et certes, s'il est un nom qui lui appartient sans contredit, c'est bien celui-là.

Lr princesse Ingelborge est une favorite du sort ; épouse heureuse, le prince Charles ne vit que pour elle, elle est aussi la mère accomplie de deux gentilles fillettes âgées respectivement de deux à quatre ans ; elle s'occupe de ses enfants comme une véritable bourgeoise, les emmaillotte, les baigne, les habille et les promène elle-même. Ses goûts sont simples et elle déteste l'apparat. On la voit passer très souvent à pied ou en voiture avec ses deux enfants sans être accompagnée d'aucune dame de la Cour. C'est, sans nul doute, cette simplicité de manières et ses qualités de femmes d'intérieur qui ont fait de la princesse de Danemark la créature idolâtrée du peuple suédois.

Ingelborge doit cette simplicité de mœurs et cet esprit de devoir à son éducation que sa mère, la princesse Louise de Suède, avait exigée sévère et plutôt humble. De tous ses frères et sœurs, la princesse Ingelborge préférait Tyra, maintenant duchesse de Cumberland ; elles partageaient la même chambre, les mêmes études et les mêmes plaisirs, et leur appartement n'était remarquable que par le nombre de fleurs qu'on y voyait et les photographies d'amis qui en faisaient le principal ornement.

Les princesses voyageaient peu, si ce n'est une promenade de temps en temps en Suède où Ingelborge rencontrr le prince Charles, son mari. Il aima de tout cœur cette petite princesse si rieuse, si jeune et si jolie, avec son teint frais, ses yeux bleus et les beaux cheveux blonds cendrés des filles du Nord.

Au Danemark comme en Suède, on ne tarda pas à se douter de l'idylle qui s'ébauchait sous leurs yeux et les journalistes de ces pays, qui ont bien aussi les mêmes défauts que ceux du nôtre, ne tardèrent pas à parler plus qu'ils n'auraient dû des amours du couple princier Cette indiscrétion valut un gros chagrin à notre douce héroïne, car étant sur le point de faire un nouveau voyage en Suède, sa grand'mère souleva des objections et Ingelborge dut y renoncer. L'histoire dit qu'elle se désola beaucoup de ce contre-temps, et la princesse Tyra essaya de la consoler en déroulant sous ses yeux d'innombrables portraits du prince Charles pris à tous les âges. Les choses ne pouvaient durer ainsi et le mariage fut bientôt décidé au grand bonheur, inutile de le dire, des parties intéressées.

La princesse Ingelborge dut s'appliquer, dès cet instant, à apprendre le suédois, chose moins aisée qu'on ne saurait le croire à cause de certaines différences comme de certaines similitudes de mots et d'orthographe avec la langue suédoise, qui en rendaient l'aspect absolument difficile. Mais que ne peut pas l'amour dans un cœur de femme, et la princesse de Danemark sut en fournir un autre frappant exemple. Sous la direction habile d'un jeune professeur diplômé d'Upsala, appartenant à l'une des meilleures familles du royaume de Suède, la princesse Ingelborge travailla avec tant d'ardeur qu'au bout de six mois elle pouvait soutenir une conversation en suédois et lire facilement les poèmes écrits en cette langue.

Le mariage de la princesse Ingelborge eut lieu le 27 août 1897 ; elle avait dix-neuf ans Depuis cette époque, le bonheur n'a cessé de régner au château de Stockholm, augmenté par la venue en ce monde des petites princesses Marguerita et Marta ; ces chères mignonnes lui prennent toutes ses matinées, et l'amour qu'elle a pour ses enfants lui a fait patroniser la fondation d'une crèche-école où les pauvres de la classe ouvrière, les bonnes d'enfants apprennent la manière de donner des soins aux bébés et l'hygiène à observer à leur égard. La princesse Ingelborge en accordant son patronage à cette entreprise avait aussi autre but : celui de secourir des familles pauvres en chargeant l'institution des enfants au-dessous de deux ans. Cette crèche école est établie dans un faubourg éloigné de Stockholm en bon air, et pour le moment un petit local ensoleillé leur suffit.

On espère que cette entreprise, au succès de laquelle la princesse Ingelborge y a mis son âme, prendra de plus en plus d'extension et qu'elle sera, pour eux aussi, le " Rayon de Soleil " tant aimé et tant vénéré de leurs pères et mères.

A l'instar de la princesse de Danemark, soyez, vous aussi, petites nièces, les princesses Rayon de Soleil de votre intérieur. Que votre aspect y répande la gaieté et la paix et vous ferez grand plaisir au Jésus des enfants et à votre TANTE NINETTE.

 PAGE DES ENFANTS 

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Mon un vaudra toujours la moitié de [Paris,
Même un peu plus ; c'est-à-dire qu'il [est d'un grand prix.
Mon deux peut procéder d'une âme [généreuse ;
Il peut aussi couvrir de perfides [dessins :
Ce que virent, jadis, les malheureux [Troyens.
Allez voir des Bretons une foule [pieuse
Assister à mon tout ; admirez ces [chrétiens.

Géographie

Quelle est la plus petite république de l'Europe ?

Charades amusantes

Que ne voit-on pas les yeux ouverts et que voit-on les yeux fermés ?

Quelle est la saison la plus fatale aux journalistes ?

A propos du concours

Il est enfin fini ce concours. Je ne dirai pas que mes neveux et nièces se sont donné toute la peine qu'ils auraient dû ; j'ai vu des concours où on se dérangeait plus que cela. Il est évident que vous gardiez avec soin tout ce qui peut vous donner du mal, c'est malheureusement un défaut national dont je voudrais tant vous présenter, tous, il n'y a pas à badiner, les pères et les mères de la génération future.

Je donnerai dans le prochain numéro les noms des heureux concurrents, en attendant je félicite ceux qui ont eu le courage d'aller jusqu'au bout, et leur souhaite une récompense.

Un mobilier de poupées en marrons

AMUSETTE :

Prendre une demi-douzaine de gros marrons bien luisants. Pour les chaises on les piquera d'épingles pour les jambes et le dossier :

Pour un fauteuil ajouter quelques épingles de plus au dossier. Pour la table on mettra seulement des jambes, (3 ou 5 épingles à volonté). Puis prendre de la laine à friser, blanche ou coloriée, et tournez-là deux fois autour de chaque épingle.

Disons que vous voulez faire les jambes d'une table. Arrivé à la fin de la première rangée, vous recommencerez, et ainsi de suite jusqu'à ce que les épingles soient entièrement couvertes de laine. Travailler très serré, afin de donner un air de solidité, au petit meuble : Ensuite faire de même pour le dossier, et ainsi de suite jusqu'à ce que le mobilier soit achevé. Si les épingles ont été adroitement piquées, chaises et tables se tiendront debout toutes seules et formeront un joli accessoire aux maisons de poupées des petites nièces de Tante Ninette.

CHRISTINE DE LINDEN.

De Paris à Calais en chemin de fer.

J'AVAIS alors 17 ans, mais, quoique 60 années aient passé sur ma tête depuis mon premier voyage en chemin de fer, je me le rappelle comme si c'était hier. La mère Ste Ange m'avait mise dans ce monstre piaffant et fumant qui devait me conduire, ô merveille, dans 11 heures, chez mon grand-père à Calais. À Beauvais un grand homme enveloppé d'un grand manteau monta lestement dans le compartiment. Il s'assit en face de moi, et, me dévisageant d'un air égaré, il dit : " À genoux, enfant, à genoux devant ton roi ! Je suis Louis Philippe.

—Lui, Louis Philippe ? Moi, la petite Céline Vaularnier, j'étais vis-à-vis du souverain des Français ! Tremblante, je tombai à genoux, toutefois je m'hasardai à lever les yeux pour voir s'il avait son parapluie, car une de mes compagnes de classe, républicaine enragée, l'appelait toujours le roi parap'uie. Mais il n'était pas armé d'un " riflard." Son manteau ayant glissé de ses épaules, je vis que sa poitrine était décorée d'une foule de médailles et de rubans, tandis qu'un sabre (d'or il me semblait) pendait à ses côtés ; cet examen ne dura qu'une seconde, car le roi reprit : " Tu me plains, enfant, je le vois ! Ta candeur me fait croire que tu aideras ton roi dans sa fuite, car apprends que je me suis échappé de ce palais où mes courtisans me tenaient pour ainsi dire prisonnier d'état. Maintenant, je vais traverser la Manche pour demander asile et protaction à la petite reine d'Angleterre Victoria." (Nous étions alors en 1838.)

—Oh ! Votre Majesté peut être sûre que.... balbutiai-je. " C'est bien, c'est bien," fit-il, me frappant sur la joue. " Je le voyais bien à ton air que tu étais une loyale sujette ! Ah ! si tu m'aides dans ma fuite, je te marierai à un de mes courtisans, lors de mon retour ici avec une armée."

Oh ! les beaux rêves qui passèrent par ma tête, tandis que nous traversions les prairies de l'Oise et de la Picardie ! Je me trouvai à la Cour, ruisselante de pierreries, admirée de tous.... Arrivée à la gare de Calais, je priai Sa Majesté de bien vouloir me suivre, et, m'élançant hors du wagon, à la rencontre de mon grand-père qui se tenait sur la plateforme, je lui murmurai tout bas à l'oreille : " Bon papa, je t'en supplie, sauve le roi ! Il est là, regarde, tout seul, délaissé de tous !" " Comment, le roi ?" tonna mon grand-père, qui était un républicain forcené. " Le roi ici ? Et le tyran ose me demander asile ? Ah ! il verra !..." " Oh bon papa, je t'en prie, sois indulgent, il est si bon, et il me fera dame de cour !" " Je n'ai pas besoin d'une aristocrate dans ma famille," interrompit-il, accompagnant ces paroles d'un bon soufflet. Et le pauvre roi attendait toujours, indécis, sur la plateforme. Tout à coup deux hommes sautèrent du train et le saisirent par les bras. Je poussai un cri : " Ils vont l'arrêter, ils vont l'arrêter," répétai-je avec désespoir. " Oh ! n'y a-t-il personne qui veuille sauver Sa Majesté ?" " Sa Majesté en herbe," ricana un des hommes, poussant l'infortuné monarque dans un wagon. " Comme il lui en a fait accroire à cette petite simplicie !" ajouta l'autre. " Mais nous allons vous faire passer le goût de vous échapper de nouveau, mon vieux, en vous mettant la camisole de force."

En Famille

Tous nous avons été jeunes, tous nous avons rêvé les même rêves, nous avons joui des mêmes visions, mais la vie, qui passe si vite, a peu à peu dissipé nos illusions et les a changées en de tristes réalités.

Une chose, cependant a survécu à tous les naufrages, à tous les deuils : c'est la charité. Comme une étoile brillante, cette vertu, éclairant nos cœurs, rend plus facile et plus supportable le commerce de la vie.

Aujourd'hui, je ne suis plus le jenne homme d'hier. J'ai beaucoup travaillé, beaucoup voyagé, et c'est ainsi que j'ai acquis la grande expérience de la vie. De temps en temps, je voudrais, dans les colonnes de ce journal, vous faire bénéficier de tout ce que j'ai appris avec tant de peine et vous donner des conseils sur tout, même sur les finances et les affaires. Je vous servirai de mon mieux, et serai vraiment heureux, au nom de l'humanité de répondre à toutes les lettres sérieuses et sincères qui me viendront au bureau de ce journal, au titre de

FRATERNITÉ.

Soyons Economes

Les Canadiennes ne sont pas assez économes et vivent un peu trop largement au jour le jour sans se préoccuper du lendemain. Un bon moyen de s'habituer à la vertu d'économie, c'est de prendre la résolution de placer chaque semaine ou chaque mois quelque argent à la banque. Prenez, par exemple, un livret à la caisse d'épargne de la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, et vous constaterez que vous n'avez pas plus tôt déposé quelques sous en banque que l'ambition vous viendra d'ajouter constamment à cette somme. C'est vraiment merveilleux. Si toutes les bonnes mères de famille avaient un carnet à la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, elles se sentiraient plus à l'aise en songeant à l'avenir ; les dépenses seraient diminuées dans le ménage et tout marcherait comme sur des roulettes. Voulez-vous seulement essayer ?

Pensées extraites des Lettres du Père Didon à Thérèse Vianzone

On ne vaut que parce qu'on a souffert.

J'ai foi en l'action des femmes à cette heure décisive ; celles qui auront compris ce que Dieu demande à la génération présente, qui se dévoueront, naturellement à la fonction des mères chrétiennes, celles-là prépareront l'avenir, et j'ai en elles une foi profonde.

Ce qu'il faut mettre comme une étoile au-dessus de sa vie, c'est le devoir, c'est le perfectionnement de soi-même. Mettez le devoir au-dessus de tout.

Pourquoi avons-nous été créés sur la terre ? Pour être bons.

Il n'y a de doux en ce monde qu'une chose : faire du bien.

Il y a deux forces devant lesquelles nous sommes impuissants : l'amour et la mort.

HENRI DIDON.

M. George Gauveau, directeur du Théâtre National, annonce un grand concours dramatique commençant le 11 février 1904 et finissant le 23 juin de la même année. Les prix superbes sont de $100.00, $75.00 et $50.00, aux auteurs canadiens des trois pièces jugées les meilleures. L'intelligent directeur du Théâtre National envisage du même coup, dans ce concours, et l'art dramatique et le talent de nos compatriotes ; ce n'est pas la première fois que M. Gauvreau sait aider au développement de la littérature artistique parmi nous, et, au titre de bienfaiteur national nous lui devons nos félicitations et nos remerciements.

Conseils utiles

LES JAUNES D'ŒUFS.—Pour protéger les jaunes d'œuf afin qu'ils puissent servir deux ou trois jours après avoir été séparés du blanc, laissez-les tomber dans un bol d'eau. Leur fraîcheur se conservera ainsi et l'on pourra en faire, les mayonnaises et toutes les sauces qui exigent des jaunes d'œuf.

NETTOYAGE DE L'ARGENTERIE.—Il n'y a qu'à la laver dans l'eau où l'on a cuit des pommes de terre en robe de chambre. Cette eau enlève même les taches sulfureuses produites par les œufs.

REMÈDE POUR LES ENGELURES.—Quand l'engelure commence à se faire sentir et *qu'elle est rouge*, prenez de l'essence de térébenthine et frottez-en légèrement la partie malade avec une plume et faites sécher à un bon feu. Renouvelez sept ou huit fois le même jour en ayant soin de répéter cette opération quelques jours de suite.

Cette recette qui a été expérimentée est infaillible.

ENLÈVEMENT DES TACHES DE BOUGIE SUR LES VÊTEMENTS. — On emploie avec succès le procédé suivant pour enlever les taches de bougie sur les vêtements de drap.

Bien mouiller la tache avec de l'esprit de vin : la bougie devient pulvérulente ; laisser évaporer l'alcool, secouer à l'aide de quelques chiquenaudes et brosser. Voilà le malheur réparé. Il est essentiel de laisser l'alcool s'évaporer tout à son loisir, sans quoi on ferait entrer dans le drap la bougie pulvérulente.

MORUE AU VERT-PRÉ. — Après l'avoir dessalée, faites-la cuire dans du lait, beurre et fines herbes. Dressez-la sur un plat, puis recouvrez-la de persîl finement haché ; exprimez-y le jus d'un citron et servez chaud.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE,-Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

L'ELEGANCE

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Français, Accordéon et Couteau.

Création du Printemps

PLISSE SOLEIL

pour

JUPE PROMENADE

Une spécialité.

Ouvrage garanti et promptement exécuté. Pour détails et prix, s. v. p., vous adresser à la



Featherbone Novelty Mf'g Co. (Limited.)

Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks

Carré PHILIPPE

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles q : balei nes, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert



Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

VIN MARIANI

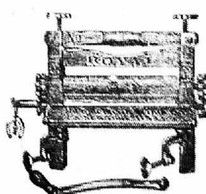


Le Tonique Français Ideal pour le Corps, les Nerfs, le Cerveau.

Lawrence A. Wilson Co., Limited.

Montréal

Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis "Bissell" depuis **$2.50**

Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis **50 cts.**

Ustensiles de Cuisine en acier émaillé, la pièce, **25 cts.**

Tordeurs, Moulins à Laver, Seaux, Cuvettes, Eponges, etc.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. **MONTREAL**

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles. Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau, Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orne de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris **3 fr.** Département et Etranger, **3 fr. 75.**

M. R. Thiéry, 14, rue Drouot

Richard

PHOTOGRAPHE

COIN

STE-CATHERINE

—ET—

ST-HUBERT

MONTREAL

DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES

Spécialiste :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique

EXAMEN des Yeux **GRATIS**

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

AVIS—L'Institut d'Optique du Spécialiste Beaumier. Occupera le 1er Mai 1904, les 2 étages du No 1824 rue Ste-Catherine, coin ave Hôtel-de-Ville, vu l'augmentation de la clientèle.

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

L'OUBLIS, roman, par Laure Conan 1 vol. Illustré 0.75

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue Saint-Paul

Ouvrages de Théodore Botrel.

CHANSONS DE CHEZ NOUS.—Charmant volume illustré de gravures et renfermant la musique des chansons 0 **88**

CHANSONS EN SABOTS.—Joli volume avec nombreux dessins et musique des chansons...... 0 **88**

CONTES DU LIT-CLOS.—Poèmes et poésies. 1 vol. illustré 0 **88**

COUPS DE CLAIRON.—Chansons, poèmes héroïques. Cinquante poésies et chansons avec musique du chant. 1 volume avec gravures, 0

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les amilles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée. les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents. son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



De 15 a 35 % d'Escompte

Sur tous nos MEUBLES, RIDEAUX, TAPIS, etc, durant le mois de janvier

Demandez surtout à voir les articles marqués avec une *Etiquette Rouge*
Ce sont les vrais "BARGAINS."

EMMAGASINAGE GRATIS

Renaud, King & Patterson

(LE MAGASIN NEUF)

COIN SAINTE-CATHERINE et GUY

COALTAR SAPONINE

DESINFECTANT CICATRISANT

Admis dans les Hopitaux de Paris

TRES EFFICACE CONTRE LES

PLAIES, CANCERS, ANGINES, SUPPURATIONS, ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour........

L'Hgiène de la Famille

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

☞ **Se méfier des Contrefaçons** ☜